

Du prolétaire au consommateur :

Notes sur les figures de la modernité

(Première partie: le prolétaire)

I. Le prolétariat comme mythe

II. Le prolétariat comme outil de modernisation

III. Portrait par traits du prolétaire

Si l'on jetait un coup d'œil vraiment attentif à des classiques comme *Frankenstein*, *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, 1984 et *Le Meilleur des mondes*, aux œuvres florissantes de Philip K. Dick et Stanislas Lem, pour ne citer qu'eux ; à des films tels que *Le village des damnés*, *Invasion Los Angeles*, *The Thing*, *L'invasion des profanateurs*, *Roller Ball*, *Zardoz*, *Soleil vert*, *La Planète des singes*, 2001, *Matrix* et même quelques épisodes de la fabuleuse série *The Twilight Zone* (qui peut avoir oublié le fameux « Pour servir l'homme » ?) ; si on faisait une sorte de synthèse des thèmes, un répertoire des craintes et des intuitions développés par la littérature et le cinéma utopiques, contre-utopiques, gothiques, de science-fiction ou encore d'anticipation, on se rendrait compte de trois choses.

D'une part, que, comme l'avait vu Jacques Ellul, il n'est aucun des fantasmes et des cauchemars mis en scène par ces genres qui, peu ou prou, ne fasse l'objet, premier ou marginal, intentionnel ou non, d'un programme de recherche ou d'une logique mécanique de besoins, donc d'une possible réalisation du point de vue technique.

D'autre part, qu'aucun de ces mêmes fantasmes et cauchemars, aucun de leurs aspects concrets, pratiques, ne peut être a priori exclu d'une procédure de légitimation morale, de normalisation sociale et ou de banalisation psychologique.

Enfin, que les auteurs de science-fiction, par obsession du mythe moderne du Léviathan, par facilité de représentation ou par manque désolant d'imagination et d'observation, se sont atrocement trompés sur les mécanismes, sur les moyens par lesquels ces fantasmes et cauchemars allaient se réaliser ; ils ont souvent surestimé le rôle *direct* de l'Etat et se sont plus souvent encore laissé piéger par la catégorie politique que l'on nomme *totalitarisme*, ce monstre conceptuel qui est aussi la plus extraordinaire invention jamais secrétée par un système politique et idéologique, voire par une civilisation pour cacher - et faire accepter - sa propre essence, ses propres dangers.

De manière générale, ces auteurs n'ont pas vu, n'ont pas vraiment voulu voir, ou n'ont pas su montrer, que l'absolutisation du contrôle social, la déréalisation et la déshumanisation qu'ils décrivaient ne seraient pas le fruit d'une volonté (celle de l'Etat, de grands Trust ou de groupes sociaux quelconques accaparant le pouvoir) mais le résultat d'un processus, d'une dynamique dépassant et utilisant les groupes sociaux et les logiques individuelles. A l'instar des ressortissants de la première modernité qui, comme le soulignait Péguy, ne voyaient pas arriver le césarisme civil par crainte obsessionnelle du césarisme militaire, ces auteurs restèrent, et restent encore, aveugles à tous les mécanismes qui échappent aux stéréotypes modernes ; ils n'ont su critiquer la modernité qu'avec les outils et les référents qu'elle leur donnait. Ils sont donc passés à côté des aspects procéduraux de celle-ci, s'y sont laissés enfermer.

Or, si la modernité se caractérise, notamment, par l'apparition de ce que ce même Péguy appelait la *méthode* dans la sanction, la seconde modernité industrielle, celle qui s'ébauche conceptuellement à la fin du XIXe, avec le *marginalisme* économique et littéraire, mais se met en place après la Seconde Guerre Mondiale, est bel et bien *le passage d'un monde de la contrainte et de la sanction à un monde de la manipulation et du contrôle pour ainsi dire endogène*. Pour le dire autrement, notre civilisation n'est plus celle de la servitude volontaire, de la servitude par passivité, mais de la transparence relationnelle exigée et de la soumission garantie, c'est-à-dire de la servitude active ou, en novlangue moderne, « proactive ». On ne nous force plus au contrôle social, nous en sommes demandeurs. Mieux : c'est nous qui le faisons. De fait, on ne légitime plus le contrôle social a posteriori ou par un

travail de propagande classique, mais la valeur même du contrôle social a changé ; il n'est tout simplement plus perçu comme hostile, nuisible à nos libertés, mais favorable à elles. Le contrôle social, en l'occurrence, le fait de se soumettre par toutes sortes de signes et de rituels à autrui est aujourd'hui considéré comme une condition de liberté – tant il est vrai que le terme « liberté » s'est lentement délesté du concept d'autonomie.

Que sommes-nous devenus et comment en sommes-nous arrivés là ? Cet article, qui s'inscrit dans le droit fil de notre analyse du colonialisme et du travail constant de critique de la modernité qui caractérise *Jibrile*, a pour ambition de répondre à cette question, du moins de proposer, dans le cadre étroit d'un article et de lectures forcément non-exhaustives, des pistes de réponses et de réflexions. Pour ce faire, nous analyserons deux figures qui nous paraissent emblématiques de leur époque : celle du prolétaire pour la révolution industrielle ; celle du consommateur pour ce que Beck et Giddens appellent la modernité radicalisée. Nous commencerons, dans ce numéro, par celle du prolétaire, puis nous exposerons, dans le prochain numéro, celle du consommateur, ainsi que nos conclusions et la bibliographie complète des ouvrages utilisés. Il doit être clair pour le lecteur que nous nous inscrivons dans l'optique d'auteurs comme Jacques Ellul, Charles Péguy, Georges Bernanos, Ivan Illich ou encore Christopher Lasch, auxquels nous sommes redevables de toutes nos intuitions et analyses - dont nous espérons qu'elles seront dignes des leurs.

I. Le prolétariat comme mythe

Le prolétariat est un fait, mais c'est aussi un mythe. L'un des mythes principaux de l'imaginaire, de l'ensemble de croyances propre à cette modernité industrielle qui s'abîme sous nos yeux. Comme tous les mythes, il fait écho à une réalité et a un effet explicatif autant qu'intégrateur, autrement dit, il est constitutif de cette même réalité, de la *représentation* de celle-ci, et tend à la *légitimer* : « Le mythe offre une clé permettant l'accès à la fois à un *système d'interprétation* et à un *code éthique* (un modèle de comportement). Il est fortement *intégrateur* et *simplificateur*, réduisant la diversité et la complexité des phénomènes à un axe privilégié d'interprétation. Il introduit dans l'univers et dans la vie des hommes un principe d'ordre accordé aux besoins et aux idéaux d'une société donnée¹. » Le prolétariat, inventé, éventé par le marxisme, ses chirurgiens soviétiques ou leurs adversaires, est tout sauf un élément révolutionnaire, à tout le moins un concept permettant une destruction des paradigmes de la civilisation qui est apparue à la fin du XVIIIe siècle : il est plutôt un concept et une réalité de polarisation qui a permis d'ancrer la critique, la possibilité de la critique, la représentation de la critique *au sein* de ces paradigmes et qui, par ce retour réflexif qui, selon Giddens et Beck, caractérise la modernité, a donné à cette même modernité le sens que nous lui connaissons aujourd'hui.

Certes, ce mythe du prolétariat est aujourd'hui obsolète, à tout le moins, désuet. En effet, d'une part, il ne correspond plus à la représentation commune que les ressortissants de la modernité radicalisée se font de leur monde vécu, comme nous le verrons avec Beck, et, d'autre part, il n'est plus utile à la dynamique de conservation et d'adaptation du système paradigmatique en place, pas plus qu'il ne l'est dans son extension et sa « densification » dans les périphéries. Il a par contre eu un rôle prépondérant - comme vecteur - dans le passage de la première (le capitalisme marchand et sa logique d'intérêts) à la seconde modernité (l'industrialisme et sa logique de puissance), et cela au moment même où le référent auquel il renvoyait tendait, en tant que tel, à disparaître. En outre, par un véritable processus de recyclage, il demeure aujourd'hui important en tant que « mythe de seconde main » ; autrement dit, il ne *contient plus*, n'amène plus un *code éthique* et une représentation du réel, mais il est devenu une sorte d'outil muséal, un élément du *décor* ou du bruit de fond historique à l'usage d'une configuration du réel auquel il échappe désormais, et qu'il sert par contraste – un peu comme l'esclave antique, le serf médiéval ou le sauvage,

¹ BOIA L., *Pour une histoire de l'imaginaire*, Les Belles Lettres, Paris, 1998, p. 41. Voir ce que nous écrivions sur l'importance des mythes modernes dans le cas américain dans l'article *De l'Amérique. Lectures et réflexions sur la non-spécificité américaine* dans le premier numéro de *Jibrile*.

il est une de ces figures de l'altérité qui enferment les modernes dans le présent. Par son obsolescence comme modèle d'homme et par l'échec (le soviétisme), le manque d'effectivité des promesses que ce même modèle et tout ce qui lui était associé induisaient, il entre dans une dialectique de repoussoir imaginaire. Il permet encore de percevoir le réel, mais plus de l'éprouver.

II. Le prolétariat comme outil de modernisation

Mais qu'est-ce que le prolétariat ? Au sens propre, le terme, qui apparaît en 1836², renvoie à l'idée d'un homme nu de toute propriété, à l'exception de descendance et de sa force de travail – idée qui n'est, bien entendu, pas sans lien avec la réalité des victimes de l'industrialisation. Pour nombre de penseurs socialistes, il est le nom des classes défavorisées, des pauvres, des victimes sans distinction du système industriel, voire, pour le premier socialisme français, du système agonisant des « castes » de l'ancien régime. Pour Marx et Engels, il prend un sens plus précis autour duquel toutes les considérations sur l'organisation de la société du XIXe et du XXe siècle devront prendre position. C'est cette version du « prolétariat », ainsi que l'imaginaire politique et social qu'elle fonde, ou qui s'y agglutine, que nous prendrons en considération dans cette étude.

On le sait, le prolétariat, dans son sens « marxiste », s'insère dans une dualité structurale avec la Bourgeoisie, dualité qui fonde la société capitaliste et industrielle, son mode de production et de reproduction. Ce faisant, il ne renvoie plus, en tant que tel, au référent plus ou moins an-historique des victimes éternelles de l'inégalité ; il n'est plus semblable ou réductible mais seulement comparable aux anciennes classes exploitées (esclaves, serfs, etc.), cela par sa *position* (de soumission) au sein du mode de production dans lequel il trouve place ; il est une classe *nouvelle*, particulière, existant à un moment précis de l'histoire humaine conçue comme ce tout sensé, orienté du dispositif imaginaire progressiste ; une classe qui résulte d'une logique dynamique, se révélant a posteriori procédurale, celle de l'évolution des modes de production, et qui émerge, dans les faits, de la dissolution d'autres classes (anciens artisans, paysans affamés par les enclosures, etc.), pour se constituer à partir d'elles.

Plus que la *figure* du Bourgeois laïc, aux traits de laquelle manquent les aspects technologiques et militaires, donc prométhéens, de l'imaginaire moderne du XIXe et surtout du XXe siècle, le prolétariat est une des figures principales du catéchisme progressiste, celle, non pas tant, si l'on en croit Lasch³, de l'avancée vers quelque chose, mais du dépassement, donc de la dissolution de ce qui est ; il est une figure, un outil de dissolution ; un piège où les désaffiliés⁴ d'un système en crise vont servir, malgré eux, le basculement vers un système alternatif – au point que l'on peut se demander si le rôle révolutionnaire attribué par Marx au prolétariat n'a pas été une réalité effective, non pas *suite* à la constitution du prolétariat en classe unie et consciente, mais bien *durant* et *par* la constitution du prolétariat, c'est-à-dire d'un groupe social caractérisé par une absence dramatique, inédite, d'*identité* sociale et communautaire autre que celle que peuvent donner la souffrance et l'aliénation des désaffiliés à ce monde nouveau qui est celui de la soumission à la machine et de l'enfermement dans l'usine. Le prolétariat, à ses origines, est une classe de parias et l'image, d'abord insolite, puis terriblement banale, d'une société fondée sur la rupture, le déracinement intégral, c'est-à-dire sur la volonté, sur la nécessité et sur l'inscription dans l'essence même de l'homme de ce déracinement intégral, d'une table rase culturelle qui lui permet de ne plus s'appartenir comme être social, mais seulement, au final, comme outil dans le devenir économique.

Du point de vue des faits comme du point de vue du concept et de la représentation, le prolétariat s'est formé non seulement à partir des autres classes « populaires », mais aussi

² LABICA G., BENSUSSAN G., *Dictionnaire critique du marxisme*, PUF, Paris, 1982, p.923

³ LASCH C., *Le seul et vrai paradis. Une histoire de l'idéologie du progrès et de ses critiques*, coll. Sisyphe, Climats, Castelnau-Le-Lez, 2002, p. 46

⁴ L'expression est de Robert Castel. Voir *Les Métamorphoses de la question sociale*, folio essais, Gallimard, Paris, 1999.

contre les autres classes « populaires », contre leur ethos, leurs valeurs. C'est que, toujours dans le cadre marxiste, le prolétariat est ou doit devenir à la fois *la* classe productrice et *la* classe exploitée par excellence, à l'exclusion de toute autre. Le prolétaire en effet une sorte de « concentré d'aliénation » : il est sans droits politiques puisque ceux-ci vont aux petits et grands propriétaires, et pas aux salariés, sans identité professionnelle ni ancrage communautaire ; il est également sans maîtrise réelle ni de son travail (parce qu'il est soumis à une logique de productivité liée notamment aux technologies de production en série), ni de son existence puisqu'il n'a, jusqu'à l'avènement de la société salariale au XXe siècle, aucun poids dans la relation contractuelle. Tout cela alors que le système de production pour lequel il travaille est le plus rationnel, le plus efficace et le plus puissant - selon les critères progressistes - ayant jamais existé dans l'histoire humaine. C'est là toute l'ambivalence - ou le fameux aspect « dialectique » - du marxisme : le prolétaire n'est aliéné que parce qu'il se libère ; tout ce qui le délivre du passé, c'est-à-dire de la sociabilité « primaire »⁵, l'emprisonne dans le présent permanent du salariat, mais cette délivrance et cet emprisonnement n'en sont pas moins nécessaires, inéluctables et souhaitables puisqu'ils permettent la transformation de l'homme en producteur de son histoire, ce qui constitue l'idéal progressiste – un idéal qui mature, en Europe occidentale et dans le monde arabo-musulman, depuis la fin du moyen-âge. Au fond, l'avènement du capitalisme industriel est une opportunité inédite dans l'histoire humaine de changer l'homme lui-même ; le prolétaire est le premier à en souffrir, précisément parce que c'est lui qui est dans la chrysalide ; c'est sa souffrance, son mode de souffrance qui le transfigure et en fait un homme pleinement *moderne*.

Dans le scénario où il tient son rôle et assume la posture de l'humanité pour ainsi dire « synthétique », rien ne peut venir gêner le face à face du Capital et du Travail qui fondent l'univers désormais technique et étatique de la modernité industrielle ; *rien ne peut venir gêner un système social fondé sur une puissante machine d'Etat qui assure et étend son emprise par le biais de l'extension d'un marché uniforme sur son territoire – un marché qui homogénéise ce territoire en soumettant le réel social tout entier à sa logique exclusive*. Pour ce faire, le prolétariat doit s'imposer comme *l'image par essence du travailleur, ou plutôt comme l'image du travailleur par essence assimilée à celle du salarié*. *Qu'est-ce qu'un salarié ? Un homme totalement voué au contrat, à la négociation de soi et à une identité donnée par système légal mis en place et garanti par l'Etat, dont l'Etat est la seule réalité permanente - c'est-à-dire la seule instance vers laquelle les actions humaines doivent converger. Si le travail et le contrat sont les deux pôles fondateurs de l'homme moderne, qui mieux que le prolétaire, ce travailleur salarié, cet homme contractuel jusque dans les conditions sociales de sa survie, cet homme qui a besoin de l'Etat pour exister, pour être un homme, et, bientôt, pour subsister, qui mieux que le prolétaire représente ce que l'homme doit et va devenir ?*

Le prolétariat est la classe sociale qui, à la fois, permet, manifeste et scelle le passage d'un capitalisme marchand à un capitalisme industriel ; d'une société où l'Etat écrase à une société où l'Etat enveloppe ; d'une modernité encore (formellement) religieuse et communautaire à une modernité laïque et économique ; d'un certain rapport au monde « donné » à un certain rapport au monde « construit ».

De fait, le prolétaire, jeté dans le *monde* de l'usine et du salariat, se construit une identité selon les contraintes et les *valeurs* de ce monde ; il ne lutte pas pour en sortir, ou pour le détruire, il lutte pour y trouver sa place. Ce faisant il accepte ce monde : il le légitime. Avec

⁵ Castel en donne la définition suivante : « J'entends par là les systèmes de règles liant directement les membres d'un groupe sur la base de leur appartenance familiale, de voisinage, de travail, et tissant des réseaux d'interdépendances sans la remédiation d'institutions plus spécifiques. Il s'agit d'abord des sociétés de permanence au sein desquelles l'individu, encastré dès sa naissance dans un réseau serré de contraintes, reproduit pour l'essentiel les injonctions de la tradition et de la coutume. [...] Des règles ancestrales s'imposent aux individus sur un mode synthétique et directement normatif. Des formes stables de relations accompagnent l'accomplissement des principaux rôles sociaux dans la famille, le voisinage, le groupe d'âge et de sexe, la place dans la division du travail, et permettent la transmission des apprentissages et la reproduction de l'existence sociale. » in CASTEL R., *Les Métamorphoses de la question sociale, op. cit.*, p. 48

sa révolte, il amène ce *en quoi* il se bat. Il est aussi, et enfin, un *outil* de l'extension de l'idéal de marché autorégulateur et de son effectivité, hors des domaines d'activité où il était encore confiné. Il ne lutte pas contre le salariat ou contre l'Etat qui instaure le marché, mais il s'inscrit dans la lutte pour l'amélioration de la condition de salarié ou pour s'approprier son statut de salarié, c'est-à-dire les conditions dans lesquelles sont élaborés les contrats de travail. Et quand il s'oppose aux détenteurs du capital, c'est en tant que ceux-ci accaparent les institutions d'Etat et empêchent, plus qu'ils ne la favorisent, la reconnaissance *morale* du statut de salarié. En effet, les prolétaires recherchent une reconnaissance légale de leur statut parce que c'est la seule reconnaissance morale qu'ils peuvent obtenir : le principe du salariat, le contractualisme, est opposé aux principes du monde coutumier dont ils ne ressortissent plus ; un monde qui est constitué de liens et d'obligations non pas entre individus « métaphysiquement indéterminés », presque anomiques et en mal de socialisation⁶ mais bien entre membres « statutaires », socialisés par essence, d'une même communauté (même ce même monde coutumier compose déjà beaucoup avec le salariat à l'époque). En cela, ils ne peuvent que souhaiter le développement du système légal dont ils sont pourtant victimes. Ce qui veut dire que leur principal ennemi, ce n'est pas tant la Bourgeoisie capitaliste, mais ceux qui refusent ce système légal qu'instaure l'Etat, son univocité, son exclusivisme, son unidimensionnalité. *Tant que l'Etat n'aura pas pris place dans toutes les aspérités sociales, les prolétaires, qui en ont été chassés, ne trouveront pas leur propre place.*

De fait, le prolétariat est une classe pivot, non seulement par rapport à la classe bourgeoise dominante, détentrice du capital, employeuse, mais aussi et *surtout* par rapport aux autres classes, à leur mode de vie, à leur propre imaginaire et à leur mode de production encore largement *non-industriel*⁷, quelquefois même non-utilitariste, et de sociabilité encore « primaire », qui demeurent jusqu'à la Première Guerre Mondiale, voire la Seconde (dans le cas de la paysannerie, par exemple). En simplifiant à l'extrême, les modes de vie de ces classes sociales se caractérisaient, du point de vue de la production, par l'application (certes partielle et selon des modalités et des collaborations avec le marché diverses) des trois motifs économiques non-marchands que distingue Polanyi et qu'étudient les membres du MAUSS, à savoir les motifs d'organisation sociales basées sur la réciprocité, la redistribution et, surtout, le principe d'administration domestique⁸ ; leurs valeurs étaient, parmi bien d'autres, la recherche d'autonomie de subsistance plutôt que d'autonomie d'existence, une certaine humilité quant à la place et l'action de l'homme au sein de la création, ou de l'individu au creux de sa vie, la croyance en un donné, en des référents et en un ordre prédéterminé en soi dignes de respect, donc dignes de révolte, une domination du social sur le politique comme sur l'économique, la préséance du devoir sur le désir, etc. Ils se firent lentement et, pour ainsi dire, mécaniquement happer par la logique même de la prolétarianisation, c'est-à-dire celle du machinisme, du productivisme et de la marchandisation du travail, celle du rendement et de l'autorégulation par les prix. *L'éradication du monde coutumier et des corporations a été opérée par un double mouvement : d'une part, l'attaque de ce monde coutumier par l'Etat et la Bourgeoisie, c'est-à-dire la formation et la récupération des exclus de ce monde en crise et leur transformation en salariés, en une main d'œuvre dépendante de la logique du contrat, une main d'œuvre non seulement*

⁶ Dont on trouve la caricature chez Hobbes. Bien sûr, nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails qui font que ce qui reste du monde coutumier du XVIII-XIXe siècle n'a plus grand chose à voir avec le monde coutumier du *sublime XIIIe siècle*, comme disait Bloy. Quoique nous ne puissions préciser davantage notre pensée, il nous faut mentionner que nous ne partageons pas tout à fait la vision de Lasch quant à ce qu'il écrit sur Locke dans *Le seul et vrai paradis...* Pour nous, il est *déjà* un penseur progressiste.

⁷ L'expression « pré-industrielle » renvoyant à une conception d'essence progressiste.

⁸ Pour plus de détails sur ce sujet, lire le fameux travail de synthèse opéré dans le chapitre « Sociétés et systèmes économiques » par Polanyi dans son non moins fameux ouvrage *La Grande Transformation. Aux origines politiques de notre temps*, coll. Bibliothèque des sciences humaines, NRF, Gallimard, Paris, 1983. A noter que dans son étude de l'imaginaire anti-progressiste des artisans et des petits producteurs « jeffersoniens », Lasch sous-estime sans doute ces trois motifs de production pour insister sur une vision smithienne « naïve » du petit marché autorégulé et limité, humble, contrastant avec l'impitoyable machine industrielle vantée par les libéraux et les marxistes. Voir LASCH C., *Le Seul et vrai paradis*, op. cit.

précaire et peu coûteuse, mais aussi docile et acculturée, « décommunautarisée », et, d'autre part, la volonté de survie de cette classe de salarié qui intègre les règles de ceux qui l'oppressent et tente de se former une identité neuve au sein de sa nouvelle condition.

Dans le drame qui se joue entre la créature (le prolétaire) et son créateur (le capitaliste), il n'y a, il ne peut y avoir place pour personne d'autre, ni en terme de classe sociale, ni, du reste, en terme de culture. Même si la comparaison n'est pas la plus heureuse, le prolétariat est un peu la créature de ce docteur Frankenstein que serait la classe bourgeoise, un monstre fait des morceaux des autres classes sociales rapiécés de manière inédite puis, au delà de la mort, redevenus esclaves. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, comme le relevait Lasch⁹, Marx s'est tant acharné à délégitimer les mouvements luddites et les socialismes « utopistes », agrariens ou encore corporatistes qui défendaient l'imaginaire, le mode de vie et les « intérêts » des artisans, paysans, petits propriétaires, etc., les assimilant à des courants passésistes, nostalgiques, alors qu'ils répondaient à une réalité, à une exigence morale et culturelle présente, et majoritaire¹⁰. Plus tard, dans l'entre-deux guerres, au moment de la fixation et de la généralisation de la figure du prolétaire, et de la disparition du prolétaire lui-même, les prêtres et les blasphémateurs du prolétariat purent non seulement ranger ces courants du côté de la Bourgeoisie, dont ils avaient quelquefois pu partager certains principes, mais surtout assimiler ces mêmes courants (pas toujours à tort, hélas) au fascisme qui en avait opportunément repris certaines phraséologies, bribes d'imaginaire, sans pourtant en assimiler, bien au contraire, le projet et les *valeurs*. Du reste, contrairement à ce que *l'idéologie du totalitarisme* (qui promeut l'existence d'une idéologie totalitaire) a voulu faire croire pendant cinquante ans, l'homme fasciste, dans la majorité de ses aspects, est plus proche du prolétaire et du consommateur actuel que de l'artisan si idéalement décrit par Péguy ou par la poésie de Francis Jammes.

Bref, l'élévation, l'assomption du prolétariat comme figure pour ainsi dire monopolistique du changement, d'une prochaine évolution (bonne ou néfaste) censée amener la fin des stratifications par classes (ou une société « totalitaire »), est aussi l'élévation de la société étatique, industrielle, productiviste et salariale (ou contractualiste) au rang de seul projet, de seul avenir *possible* et *souhaitable* pour l'humanité à partir duquel tout se pense et au sein duquel tout se revendique – comme l'a confirmé la pensée développementiste de l'après Seconde Guerre Mondiale¹¹.

Bien sûr, la reconnaissance, en l'occurrence la fascination, du prolétaire comme unique figure critique légitime de l'ordre nouveau (et porteuse du renversement de celui-ci) est tardive ; elle n'est acquise qu'à la fin du XIXe, voire dans les années 1920-1930, avec, d'une part, la généralisation effective du salariat (et la mise en œuvre d'un système de protection et d'encadrement du salariat¹²), les échecs cuisants des expériences alternatives (comme celle de la Commune de Paris, d'ailleurs peu « prolétarienne¹³ » ou les diverses utopies mises en œuvre durant le siècle) et les premières victoires, plutôt symboliques et *identitaires* d'abord, puis insurrectionnelles ensuite (1905, 1917), des mouvements qui s'en réclament, et, d'autre part, l'intégration d'une partie de ses élites dans les rouages intermédiaires du système (notamment par le biais d'une extension de la lecture et de l'écriture, d'ailleurs voulue par le patronat lui-même, puis par le réformisme de masse des gouvernements de front populaire).

⁹ LASCH C., *op. cit.*, p 138 : « Tout au long de sa carrière révolutionnaire, Marx eut à affronter les socialistes rétrogrades, tels qu'il les considérait, qui envisageaient plus le socialisme comme le rétablissement d'une solidarité pré-capitaliste, que comme la réalisation de la société bourgeoise. » Les pages consacrées aux différents types de socialisme dans le *Manifeste du Parti communiste* sont d'ailleurs éloquentes à ce sujet.

¹⁰ CASTEL rappelle « *l'exceptionnalité du prolétariat moderne* : exceptionnel parce qu'il est longtemps resté très minoritaire, mais surtout parce qu'il pose un problème social inédit du fait que les ouvriers des premières concentrations industrielles seront complètement coupé de leurs attaches territoriales. » in CASTEL R., *Les Métamorphoses de la question sociale, op. cit.*, p. 199

¹¹ Voir à ce sujet notre article « De la colonisation du monde à la mondialisation du colonialisme » dans le deuxième numéro de Jibrile.

¹² Nous renvoyons ici aussi le lecteur à CASTEL R., *Les Métamorphoses de la question sociale, op. cit.*

¹³ Voir à ce propos, PONTEIL F., *Les Classes bourgeoises et l'avènement de la démocratie. 1815-1914*, Albin Michel, Paris, 1968, p. 510-511

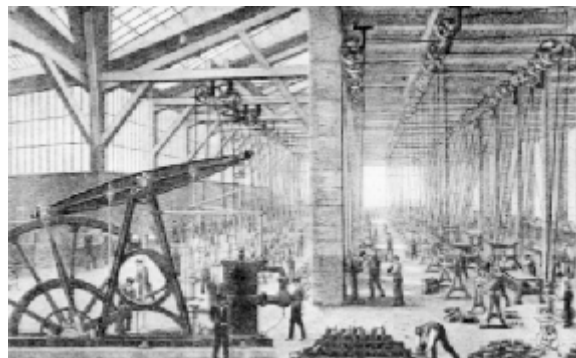
Enfin, et cela n'est pas négligeable, le prolétariat s'est trouvé valorisé avec la démonstration spectaculaire de la puissance - et de l'omniprésence - de technologies complexes durant la Première Guerre Mondiale. A cette occasion, en effet, la figure de l'ouvrier, par sa relation privilégiée à la machine mais aussi par son aspect prométhéen d'opérateur de destruction (et de façonnement) du monde, s'est trouvée largement valorisée par rapport à celle, par exemple, du paysan, assimilée à la piétaille des tranchées, largement impuissante devant les technologies de destruction de masse.

III. Portrait par traits du prolétaire

La question de la définition du « prolétaire » est extrêmement complexe pour deux raisons. D'abord, parce que pour y répondre correctement, il faudrait opérer une enquête exhaustive sur l'utilisation du terme dans les sciences humaines, dans les arts (et notamment en littérature), les manuels scolaires ainsi que dans tous les domaines culturels et sociaux où il apparaît ; il faudrait de même déterminer avec rigueur ses rapports avec les concepts de travailleur et d'ouvrier. Ensuite, parce que, non seulement il faudrait tenir compte de son évolution sur près de deux siècles mais aussi distinguer les représentations que les prolétaires se font d'eux-mêmes de celles qu'en fabriquent les autres classes. On s'apercevrait sans doute du fossé immense qui sépare, d'une part, la vision bourgeoise ou petit-bourgeoise du prolétaire, sorte de brute alcoolique, primaire, essentiellement amoral et dégénérée qui motiva les réalisations sécuritaires, sanitaires et familialistes du XIXe siècle et, d'autre part, celle des prolétaires eux-mêmes, à tout le moins de leurs élites ayant accès aux outils culturels reconnus comme légitimes, lesquels livrent une vision, donc un ethos, beaucoup plus proche, par ce qui est du mode de vie, de celle de l'artisan et, pour ce qui concerne la famille, de la bourgeoisie, quoi qu'avec de notables différences - comme si la question de la survie et du déracinement des cinquante premières années du prolétariat avaient été gommées. En témoignent les films de Carné, pour ne citer qu'eux. Il faut pourtant préciser que, on le voit dans ces mêmes films, quand les prolétaires se mettent (positivement) en scène, ou sont mis en scène avec sympathie, ce sont, la plupart du temps, les ouvriers qualifiés (*confer* le héros du *Jour se lève*) et non spécialisés que l'on montre, ou encore des mineurs, lesquels ont un savoir-faire et une maîtrise de l'outils qui évoquent celle de l'artisan.

Devant tant de difficultés à poser correctement le concept, nous nous contenterons, ici, d'en donner les quelques traits caractéristiques, plus ou moins constants, factuels et « communs » aux représentations des différentes classes sociales, comme nous l'avons fait pour le colonialisme.

1) *Le prolétaire est un travailleur d'usine (production, maintenance ; tissage, métallurgie, etc.), de mine et de construction (dans une moindre mesure). Ce trait mériterait d'être précisé et nuancé car le mineur, contrairement à l'ouvrier d'usine, a une longue histoire corporative¹⁴ derrière lui ; la prolétarianisation du mineur¹⁵ est due, d'une part, à un accroissement de la demande de produits miniers, amenant un accroissement du nombre de mineurs et de mines, et, d'autre part, à l'intégration du travail de mineur dans un processus de division du travail plus complexe, plus abrutissant, soumis à l'ingénierie et à l'utilisation de*



¹⁴ Voir GIMPEL J., *La révolution industrielle au Moyen Age*, Points histoire, Seuil, Paris, 1975, p. 93

¹⁵ Les mineurs, souligne Castel, ont d'ailleurs lutté pour que leurs horaires de travail restent compatibles avec des activités de type agricole ; ils gardaient donc un pied hors du strict salariat. Voir CASTEL R., *Les Métamorphoses de la question sociale*, op. cit., p. 539, note 2

machines et de techniques demandant moins de connaissances de la part de des opérateurs. De plus, l'imaginaire du mineur, dans son rapport à la nature, à la matière, n'est pas celui de l'ouvrier - de l'ouvrier métallurgiste en particulier – même si un aspect « prométhéen » n'en est pas tout à fait absent.

Le prolétaire n'est donc, dans l'imaginaire des prolétaires eux-mêmes, des bourgeois, ou des consommateurs de la fin du XXe siècle, ni un artisan, ni un domestique (catégorie peu étudiée et souvent oubliée), ni un paysan (en ce compris les saisonniers, salariés pourtant particulièrement précaires). Il est à noter que c'est surtout l'image du métallurgiste et, paradoxalement, parce qu'elle est porteuse de valeurs contraires, celle de l'ouvrier spécialisé de la chaîne fordiste qui demeurent. L'un renvoyant à un très ancien et très noble imaginaire (Hephaïstos, Prométhée, les forgerons et le travail magique du métal), l'autre à ce qui est le plus abrutissant mais aussi le plus rationnel. Si la première facette est fondatrice, donc moins attaquée, voire valorisée, par la critique, la seconde est plus ambivalente.

2) De fait, *le prolétaire est un manuel ; son travail est physique ; il est aussi épuisant ou abrutissant, et souvent répétitif*. Il est à noter que, pour peu que le terme soit encore usité pour manifester une réalité quelconque, il désigne aujourd'hui à peu près exclusivement les ouvriers non qualifiés qui demeurent prisonniers des chaînes de montage et d'un taylorisme de plus en plus minoritaire dans le secteur secondaire occidental mais toujours bien présent dans la sous-traitance de périphérie.

3) *Le prolétaire est un opérateur de machine plus qu'un utilisateur d'outils*. Sa dépendance à la machine, au système technique, qui se modifie en permanence¹⁶, va croissant ; il est l'outil de la machine plutôt que l'inverse ; son rapport aux évolutions techniques et aux applications scientifiques est « total ». « L'ouvrier est brutalement attaché à sa machine, chargé de l'alimenter, de la surveiller, de la nettoyer, en vue de fabriquer un des éléments du produit fini. L'apprentissage est inutile : aucune technique à transmettre, aucun souci d'achever l'objet avec patience et habileté. L'ouvrier est interchangeable « sur » une machine interchangeable ; des opérations très simples, pour la plupart effectuées à un rythme contrôlé, mais ne demandent pas en dehors de la répétition du geste, une force physique considérable, surtout dans l'industrie textile¹⁷. » Il est, peut-être plus encore que l'ingénieur ou le scientifique, l'homme de la machine, puisque c'est lui qui la vit, l'accompagne, la bichonne au quotidien. Sur plusieurs générations, il constate et subit les modifications technologiques comme une *fatalité* ; au point qu'il est plausible de penser que ces modifications, que cette accentuation constante de l'efficacité technologique, et des contraintes qui l'accompagnent, il les vit comme des phénomènes physiques ou météorologiques : il les naturalise, ainsi que le permet leur vitesse de diffusion. D'autant qu'il ne conçoit pas ces machines et n'en a qu'une connaissance superficielle, fonctionnelle. Il est prisonnier de la productivité qu'elles amènent. De fait, il ne peut qu'être fasciné par ces machines et par le système presque organique qu'elles forment entre elles, au sein de l'usine, voire des usines. Pour sûr, il n'imagine déjà plus pouvoir se passer des machines ; *elles sont son monde*, au moins une partie intégrante de son monde, de son « monde de classe ». Il en est l'esclave mais en attend, sous certaines conditions qui ne tiennent pas à la machine elle-même, sa libération. En témoigne le final du très beau texte de Lafargue, le droit à la paresse : « Nos machines au souffle de feu, aux membres d'acier, infatigables, à la fécondité merveilleuse, inépuisable, accomplissent docilement d'elles-mêmes leur travail sacré ; et cependant le génie des grands philosophes du Capitalisme reste dominé par le préjugé du salariat, le pire des esclavages. Ils ne comprennent pas encore que la machine est le rédempteur de l'humanité, le Dieu qui rachètera l'homme des *sordidae artes* et du

¹⁶ Comme on le sait, notamment suite aux études de Ellul, les modifications technologiques s'enchaînent et s'engendrent de manière autonome. Pour ce qui concerne la révolution industrielle, voir VERLEY P., *Le Révolution industrielle*, Folio histoire, Gallimard, Paris, 1997, p. 473 ou GILLE B., « La révolution industrielle » in *Histoire des techniques*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1978, pp. 677-769

¹⁷ RIOUX J.-P., *La Révolution industrielle. 1780-1880*, Points Histoire, Seuil, Paris, 1971, p. 167

travail salarié, le Dieu qui lui donnera des loisirs et la liberté¹⁸. » Le travail discursif ultérieur des intellectuels progressistes mêlé à plus d'un siècle d'intimité technologique feront des prolétaires les porteurs de ce que Radkowski a appelé *l'attitude technique* « qui tend à opposer de plus en plus radicalement le naturel comme contrainte et servitude - dans cette optique typiquement moderne de la « lutte avec la nature » - à l'artificiel comme antithèse¹⁹ ».

Pour conclure sur ce point, le prolétaire est, par son rapport direct aux machines, le témoin et la victime de premier rang du processus technique qu'a décrit Jacques Ellul et dont le reste de la population ne prendra connaissance que bien plus tard, dès qu'il envahira la vie quotidienne²⁰, dès qu'il sortira des usines, qu'il s'étendra à la consommation de masse.

4) *Le prolétaire est un reproducteur plus qu'un producteur.* Il est l'homme de la production de masse, donc des artefacts et du semblable ; les seuls changements sont des changements de séries : il ne crée pas, n'imagine, ni ne conçoit ce qu'il produit ; il ne l'utilise (presque) pas, ne le vend pas. Il est soumis à une logique de production quantitative et agit dans un contexte où la production et l'offre sont considérés comme fondateurs, initiateurs de l'activité économique, voire de toute activité et identité humaine. Cette capacité de reproduction, voire de surproduction, lui semble infinie – cela d'autant plus que, par contraste, tout le long du XIXe siècle, il n'en bénéficie pas, ou peu. Il est, plus que le Bourgeois, l'homme qui développe véritablement l'imaginaire d'une société d'abondance et l'enracine dans une réalité qui n'est ni religieuse, ni mythique, mais bien technologique, et concrète.

De fait, dans son rapport aux choses, il ne pense plus l'avenir de l'humanité en terme de pénurie, d'humilité ou de luxe. Il le conçoit dans les termes de l'accroissement potentiellement infini de la production de biens, dont il est *acteur*, à tout le moins de biens « secondaires » (autres que les biens directs de survie, comme la nourriture).

Si ce sont les expériences tout autant que les idées qui forgent la perception qu'ont les hommes de leur place et de leur rôle au sein du réel, et du réel lui-même, alors il n'est pas abusif de dire que les prolétaires sont d'une certaine manière placés dans la situation des marins qui participent aux grandes « découvertes » des XVe et XVIe siècles : ceux-ci franchissent les limites géographiques et imaginaires et, ce faisant, abolissent non seulement ces limites mais mettent à mal le principe même des limites. Les prolétaires font de même, mais dans un autre domaine : celui de la production. Cela est d'autant plus important qu'il ne s'agit pas d'avoir, à posteriori, défloré le réel, mais de l'avoir engendré, et multiplié. L'expérience d'une production potentiellement sans limite, ce sont les prolétaires (et les ingénieurs) qui la font, pas les Bourgeois.

Le prolétariat est une classe de dépassement des limites ; ce dépassement est opéré et vécu au quotidien. Même s'il sous-estime la volonté des prolétaires de se réapproprier certaines valeurs de la petite bourgeoisie à laquelle elle s'oppose, Lasch n'a pas tort d'opposer la mentalité « progressiste » à celle de cette même petite bourgeoisie en insistant que le fait que celle-ci est marquée par une éthique des *limites*²¹.

Mais revenons un instant sur les machines et les techniques. Ce sont elles qui offrent à l'homme ces capacités de franchir les limites productives. C'est peut-être la raison pour laquelle Lafargue les conçoit comme des instruments de libération – celle-ci étant assimilée, dans la mentalité moderne, au franchissement des limites, voire à leur disparition. Or, on peut dire avec Georges-Hubert de Radkowski : « Si la technique nous libère, elle ne nous

¹⁸ LAFARGUE P., *Le Droit à la paresse*, Maspero, Paris, 1965, p. 78

¹⁹ DE RADKOWSKI G.-H., *Les jeux du désir. De la technique à l'économie*, Quadrige, PUF, Paris, 2002, p. 73

²⁰ La rationalisation, et donc la mécanisation, des tâches ménagères commence, si l'on en croit Giedion, à partir de 1860 aux Etats-Unis ; elle ne devient phénomène de masse que dans l'entre-deux guerres puis, pour l'Europe, après la Seconde Guerre Mondiale. Voir GIEDION S., *La Mécanisation au pouvoir. Les machines dans la maison*, Médiations, Denoël, 1983, pp. 9-63

²¹ Dont on retrouve trace par exemple dans le discours des opposants à l'avortement. Voir LASCH Ch., *Le Seul et vrai paradis*, op. cit., p. 443. Il faut pourtant préciser qu'en Europe, ce sont plutôt les classes populaires, issues du prolétariat, qui tiennent ce discours anti-avortement.

rend pas pour autant plus libres. Ce qui meut son faire et qui en fait par la même une incessante projection libératrice, ce n'est pas la poursuite de la liberté mais la volonté de transcender l'impuissance, en convertissant la nécessité en contingence. Le dépassement technique, pure négativité sans aucun contenu positif propre, ne crée pas un plein, elle comble un vide, un manque²². » Bien sûr, ce dépassement technique, le prolétariat n'en est ni l'auteur, ni le destinataire : il en est l'outil. Mais, précisément, en tant que tel, il s'en imprègne plus que n'importe quelle autre classe, le vit en tant que phénomène *collectif* de production. Lors de l'intégration – et de la disparition – complète du prolétariat dans la société salariale, cette mentalité, cet habitus du dépassement, de la nécessité technique et, corrélativement, du règlement des problèmes par le biais technique, va devenir un phénomène vécu de manière individuelle et sur le plan de la consommation.

5) *Le prolétaire est la représentation la plus frappante et la plus caricaturale de la complexification extrême de la division du travail, donc d'un contrôle autoritaire sur l'action au travail* et sur les aspects presque militaires, disciplinaires de ce même travail. Il est quadruplement dépendant : des machines et techniques qui lui sont imposées et ne lui appartiennent pas, d'un « autre » collectif très vaste formé des autres ouvriers travaillant eux-mêmes en groupe, en aval ou en amont, de techniques d'organisations du travail (dont les plus connues sont aussi les plus tardives, telles le taylorisme puis le fordisme²³, le toyotisme relevant d'un autre monde que celui du prolétariat) et enfin de la logique économique dans laquelle l'industrialisation s'inscrit²⁴. Ce n'est pas un hasard si l'organisation industrielle se base sur un lieu séparé du lieu de vie²⁵, l'usine : « C'est par elle que la division du travail ouvrier peut-être exploitée avec profit : en déracinant le travailleur de son milieu familial, elle l'oblige à la ponctualité, à une servitude face à la machine soigneusement rythmée au son des cloches et des sonneries, avec pointage d'entrée et de sortie et système d'amendes en cas de défaillances. Elle permet un contrôle facile des cadences soutenues avec, sur la fin du siècle, chronométrage des étapes de fabrication. [...] L'usine rentabilise, sélectionne, hiérarchise le travail pour un meilleur profit²⁶. »

Même son propre génie technique n'appartient plus au prolétaire. On sait en effet que les travailleurs apportent de nombreuses améliorations aux machines ou aux techniques d'utilisation de celles-ci, en particulier au début de la révolution industrielle. Or, ces techniques sont, à l'instar de la force de travail, la propriété de l'entreprise. Du reste, l'ascension sociale des prolétaires est assez restreinte²⁷.

Le prolétaire travaille en groupe, mais pas encore vraiment en équipe²⁸, sans aucune (ou très peu d') autonomie de décision ou de maîtrise de ses outils ; il fait partie d'un processus beaucoup plus vaste de division du travail dont il n'est qu'un maillon ou une étape ; les produits qui sortent de son travail ne sont pas toujours des produits finis ; s'il maîtrise les origines de la fabrication, le prolétaire n'en maîtrise pas la fin, et inversement ; la finalité du travail lui échappe plus ou moins. Il n'est pas, contrairement à l'artisan, en contact avec le marché ; il n'a « pratiquement plus de produit à vendre et [doit], par conséquent, s'en

²² DE RADKOWSKI G.-H., *Les jeux du désir. De la technique à l'économie, op. cit.*, p. 71

²³ Le taylorisme naît au début du XXe ; le fordisme marque l'entre-deux guerres, du moins aux Etats-Unis. Voir GIEDION S., *La Mécanisation au pouvoir. Les origines*, Médiations, Denoël, 1983, pp. 116-144.

²⁴ Voir à ce propos les pages extraordinaires de Marx dans *Travail salarié et Capital. Salaire, prix et profit*, Editions du Progrès, Moscou, 1971, pp. 40-42

²⁵ Signalons qu'il existait au XVIIIe siècle une masse d'ouvriers du textile soumis aux marchands et travaillant chez eux - dans des conditions, d'ailleurs, au moins aussi épouvantables que leurs successeurs des usines. Le passage de ce mode de travail domestique au mode industriel a une explication notamment technique. Voir VERLEY P., *La Révolution industrielle*, Folio histoire, Gallimard, Paris, 1997, p. 56

²⁶ RIOUX J.-P., *La Révolution industrielle. 1780-1880, op. cit.*, p. 159

²⁷ *Ibid.*, p. 179

²⁸ Mot qui nous paraît renvoyer à une logique de concurrence interne plutôt qu'à celle d'une discipline assurée par une hiérarchie pyramidale ; on l'utilisera plutôt avec l'avènement du flux tendu. Voir DURAND J.P., *La chaîne invisible. Travailler aujourd'hui. Flux tendu et servitude volontaire*, Seuil, Paris, 2004

remettre au capitaliste pour combiner son travail avec le travail des autres ouvriers et faire du tout un produit marchand²⁹ ».

6) *Le prolétaire est un déraciné ou un désaffilié.* Du moins, historiquement, à l'origine, comme l'a montré Polanyi. Ce trait est important parce qu'il est un *fait* qui, comme nous l'avons dit, a disparu, qui a été limé dans les représentations « communes », dans le mythe du prolétariat - comme si les prolétaires l'avaient été de tout temps ; comme si le prolétariat n'avait pas eu de naissance ; voire, comme si ce type de « mode de vie » avait été imposé par le hasard, alors que l'Etat, par exemple, a eu un rôle prépondérant dans le processus de prolétarisation. L'oubli de ce rôle le fait d'ailleurs passer pour providentiel lorsqu'il tente de réguler les problèmes qu'il a lui-même, initialement, causé et que, de surcroît, il ne règle, du point de vue social, que tardivement, suite aux pressions des socialistes, alors que dès l'aube de la révolution industrielle, ce sont les forces conservatrices « traditionalistes » qui, pour des raisons morales comme stratégiques s'occupent³⁰ des problèmes du prolétariat. Déraciné, mobile et donc mobilisable, le prolétaire travaille la plupart du temps dans des usines.

De ce fait, *Le prolétaire est aussi un homme des villes* ou de la périphérie dont, pendant la presque totalité du XIXe siècle, et jusqu'à la laïcisation et « l'urbanisation » des mœurs, il partage, manifeste les traits négatifs (surtout pour les forces conservatrices).

Par ailleurs, dénué de tout, *le prolétariat est une classe qui, à l'instar de la bourgeoisie marchande, ne peut s'identifier et trouver son origine que dans le travail, lequel est le centre de son ethos, à cette différence près que ce travail est, contrairement à celui de la classe antagoniste, sans issue (notamment sans propriété en bout de course), relativement absurde dans la mesure où le prolétaire n'en contrôle pas le processus, peu valorisant et peu rémunérateur.*

7) *Dans un premier temps, le prolétaire ne consomme pas ce qu'il produit, cela parce que, durant la plus grande partie du XIXe, il n'y a pas accès : « Pour amorcer la croissance, tous les facteurs de production étant employés à pleine capacité, l'investissement nécessaire ne peut se faire qu'au détriment de la consommation. Pour assurer l'avenir du profit et de l'industrialisation, le capitalisme ne peut pas jouer sur les deux termes et, en conséquence, choisit délibérément de privilégier l'investissement sur la consommation. Seule une longue journée de travail et des bas salaires jetés à une main d'œuvre abondante et inorganisée, avec un marché du travail solidement tenu de manière à n'offrir l'emploi qu'à ceux qui acceptent les nouvelles règles de la production, peuvent favoriser l'investissement³¹. »*

Dans un second temps, le prolétaire a accès à une production de masse puis, durant les trente glorieuses, de confort – de prolétaire, il (re)devient alors ouvrier. Rappelons qu'il n'est « l'auteur » de ces produits qu'en tant qu'être collectif et qu'élément des techniques de production.

8) *Le prolétaire est un salarié, engagé par contrat, donc ne travaille pas dans le cadre de sa propriété, ne possède pas même ses outils, ni ses techniques. Comme être de détermination contractuelle dans sa relation de travail, il représente le passage du contractualisme philosophique et politique de l'animal social humain soucieux de sa sécurité (issu de la lutte de la classe bourgeoise contre l'Etat absolutiste, d'une part, et les dernières traditions médiévales d'autre part), au contractualisme économique, par lequel l'Etat reprend le contrôle de la société en la soumettant à la dimension unique du marché qu'il instaure. De fait, l'Etat devient pour le prolétaire le seul référent, la seule machine, la seule possibilité d'agir sur le monde social.*

²⁹ MARGLIN S.A., « Origines et fonctions de la parcellisation des tâches. A quoi servent les patrons ? », in GORZ A., *Critiques de la division du travail*, Seuil, Paris, 1973, p. 48.

³⁰ Voir LENOIR R., *Généalogie de la morale familiale*, coll. Liber, Seuil, Paris, 2003, et en particulier le chapitre « La famille comme instrument et enjeu de luttes du XIXe siècle », pp. 147-209

³¹ *Ibid.*, p. 165

9) A l'exception de la cellule familiale et jusqu'à la formation de groupes de pression sociaux (syndicats) et politiques (partis), *le prolétaire ne bénéficie d'aucune solidarité instituée propre ou identité sociale lui en conférant une, ni d'aucune ressources (nature, sociale, etc.) physique de substitution à son travail à l'usine*. Il n'a pas, pour assurer sa survie, d'alternative globale ou partielle à son travail à l'usine : à la fois désaffilié et déraciné, il a (du moins durant la plus grande partie du XIXe) perdu la solidarité villageoise, son statut social, l'accès à des ressources de substitution données par son milieu (bois de chauffage, jardinage, cueillette, maraudage, etc.) : « l'industrie domestique permettait au moins au travailleur de survivre grâce à l'apport de son jardin, à son droit d'accès à la pâture communale ; privé de cet appui, projeté vers une ville qui n'est souvent qu'un agrégat de cheminées d'usine et qui a poussé sans prévoir aucune infrastructure pour loger l'ouvrier, celui-ci se retrouve totalement démuné face aux effets des premiers temps du capitalisme³². » *Le prolétaire ne peut améliorer sa situation qu'en utilisant, qu'en investissant la machine d'Etat*, les garanties éventuelles qu'elle pourrait lui donner. Comme on l'a dit plus haut, *le prolétaire n'ayant de statut que par contrat, c'est-à-dire par la loi, et par le marché, et non plus par la coutume, il ne peut espérer trouver place dans la société qu'avec le développement de la puissance, « qualitative » et « quantitative » (c'est-à-dire dans l'espace) de l'Etat* – celui-ci exigeant nécessairement la marginalisation voire la fin de la coutume pour instaurer l'omniprésence l'unidimensionnalité de sa logique, laquelle se plie aux objectifs de la haute Bourgeoise, du moins jusqu'à l'avènement d'une classe moyenne aux intérêts divergents durant la seconde moitié du XIXe.

Ce n'est pas un hasard si les premiers socialismes, qui précèdent et demeureront en retrait du marxisme sans pour autant se laisser complètement assimiler par le jaurésisme et la sociale-démocratie ; ce n'est pas un hasard si ces premiers socialismes, moraux et non-matérialistes, relevant encore du monde artisanal voire de logiques presque agrariennes et chrétiennes, ont, à l'instar des hautes classes d'ancien régime et des mouvances conservatrices catholiques, souvent défendu la possibilité pour les ouvriers d'avoir, par exemple, un jardin. Il s'agissait de lutter contre ce qui était considéré comme les effets d'un milieu de dégénérescence morale, mais aussi de permettre aux prolétaires de se passer, autant que faire se pouvait, de l'Etat ; de ne pas être tout à fait des salariés. On le sait, l'alliance entre les forces d'ancien régime et le socialisme n'a pas eu lieu, pour des raisons politiques (le ralliement d'une part de l'aristocratie à la haute bourgeoisie, la question de la laïcisation, etc.), sociales (la naissance d'une moyenne bourgeoisie qui entraîne, malgré elle, le prolétariat dans l'intégration politique et le radicalisme anticlérical), mais aussi d'ethos, de culture et de référents sociaux – tant il est vrai que les convergences d'intérêts ne suffisent jamais vraiment à unir contre un ennemi commun³³.

10) *Le prolétaire fait l'expérience d'un nouveau rapport au travail et à la vie privée*. Sur le rapport au travail, on peut dire que « le temps de travail retranché de la vie courante par l'industrie mécanisée perd le sens direct et concret qu'il avait autrefois, quand le travailleur appliquait son effort à l'objet de sa création. Ce que le salarié vend à l'entreprise, c'est sa force de travail appliquée pendant une durée continue à une activité précise en vue de réalisations qui lui échappent. Le temps de travail, vécu comme contrainte, s'oppose alors très fortement au temps de non-travail, seul temps signifiant de l'existence, appelé autrefois temps libre par opposition³⁴. » Le prolétaire est donc pris dans une double contrainte : d'une part, une vision du travail plus valorisée encore que celle des Bourgeois et qui lui procure l'essentiel de son identité sociale et, d'autre part, un travail qui est, la plupart du temps, à la fois insensé, extrêmement pénible et peu rémunérateur.

³² BURGIERE A., KLAPISCH-ZUPER Ch., SEGALEN M., ZONABEND F. (s.d.), *Histoire de la famille. 3. Le choc des modernités*, Armand Colin, Paris, 1986, p. 497

³³ Voir, pour une étude des jeux d'alliances sociales au XIXe siècle, PONTEIL F., *Les Classes bourgeoises et l'avènement de la démocratie. 1815-1914*, op. cit.

³⁴ DE COSTER M., PICHAULT F. (s.d.), *Traité de sociologie du travail*, Ouverture sociologique, De Boeck Université, Bruxelles, 1998, p. 143

Alors que la vie rurale implique une existence familiale dense, et parfois étouffante, donc un temps et des activités de travail vécus pour ainsi dire *dans* ce qu'aujourd'hui on appelle la vie privée, le travail prolétarien, à l'instar du travail Bourgeois, se fait hors de la vie domestique, à l'écart de la vie de famille. Le travail prolétarien continue, étend, dans les faits et à grande échelle, une séparation qui a été conceptualisée par Benjamin Constant, entre le politique et le privé. L'avènement du travail en usine est aussi celui d'une fracture au sein même de la vie privée ; une fracture entre temps de travail et temps de non-travail et, pour le prolétaire plus particulièrement, entre temps de non sens et temps de précarité. Ceci pose le problème de la vie de famille du prolétariat : on en a couramment, et aujourd'hui encore, une idée assez « négative » ou misérabiliste. Or, on sait que, contrairement à ce que pensaient les historiens et sociologues des années 1960, si elle a été fragilisée à l'extrême par la révolution industrielle (déracinement, mobilité, pertes des repères en milieu urbain, etc.), la famille a surtout été le lieu, le « foyer » principal de résistance au dénuement social atroce des prolétaires : « En dépit de l'exiguïté des logements, les conditions de travail exigent souvent la cohabitation des générations, et loin de « nucléariser » la famille, comme on l'a prétendu il y a une trentaine d'années, l'industrialisation s'appuie sur la famille étendue apte à fournir un certain nombre de services de base, faute de toute structure collective d'aide sociale³⁵. » Par contre, on peut dire que, contrairement à la bourgeoisie pour laquelle la famille est un outil d'ascension sociale et de conservation du patrimoine, le prolétariat ne fixe plus, au delà des solidarités dues aux problèmes de migrations, l'horizon de son action sur la famille ou sur la parentèle. Car si elle est plus que jamais utile, ce n'est pas dans cette institution que le prolétaire trouve le sens de son devenir ; *si la famille est porteuse d'identité individuelle, elle n'est plus porteuse d'identité sociale, collective ; elle est de moins en moins le média des relations sociales*. Mieux, on peut dire que c'est au prolétariat que l'on doit une vision de la famille basée sur le couple et l'affectivité. La famille salariale ne peut être qu'outil de survie, de confort affectif et de « sentimentalité », puisqu'il n'y a pas de propriété ou de passé à faire fructifier, dans lesquels s'enraciner. Elle ne tire plus désormais sa dignité, son fondement d'une relation à un lieu (la terre du paysan) ou à des ancêtres ; elle est l'instance du présent.

11) *Le prolétaire fait l'expérience d'un nouveau rapport au temps, ainsi que d'un nouveau rapport sensitif ; c'est sa conscience des choses mêmes qui se modifie*. Sa conception du temps relève de manière radicale de celle du temps mécanique, ce temps progressif³⁶ dont parlait Jünger dans son fameux *Traité du Sablier* : le prolétaire, bien davantage que le Bourgeois protestant du XVIIe ou le moine du XIVe siècle, est rongé par l'aspect spatial et mathématique du temps. En effet, « son » temps n'est plus en relation avec les cycles visibles (saisons, etc.) ou invisibles (religieux ou rituels), pas même avec les limites d'une activité, mais avec celle du geste, de son propre corps ; le temps n'indique plus seulement quand il faut faire les choses, mais *comment* il faut les faire ; le prolétaire expérimente le *temps de procédure*, un temps qui ne plie pas son âme : il l'habite.

Pour autant que l'on écarte les aspects ultra-subjectivistes du premier bergsonisme, ceci nous ramène à l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* : une perception spatiale du temps est importée dans la conscience au point de modifier en profondeur le fonctionnement de cette conscience. Malgré toutes leurs actions de résistance ou de recherche d'autonomie, les prolétaires vivent, durant presque deux tiers de leurs journées, un temps littéralement taylorisé, un temps où l'intentionnalité s'estompe dans la procédure, un temps qui est aussi une sorte de rite permanent sans religiosité, sans fond, mais avec un objectif de productivité pour le travail et de survie pour le travailleur ; le travail ne renvoie pas à ce qui fait sens en amont, mais à ce qui fait sens en aval. Les prolétaires ont dû redoubler d'imagination pour pallier un passé déjà muséal (c'est-à-dire non éprouvé par des pratiques

³⁵ BURGIÈRE A., KLAPISCH-ZUPER Ch., SEGALEN M., ZONABEND F. (s.d.), *Histoire de la famille. 3. Le choc des modernités, op. cit.*, p. 499

³⁶ « Le temps progressif », écrit Jünger, « [...] ne se mesure pas par cycles et révolutions, mais par rapport à des échelles : c'est un temps homogène. Les contenus y perdent leur importance. Par contre, le temps lui-même en gagne. » in JUNGER E., *Le Traité du sablier*, Points, seuil, Paris, 1979, p. 53

présentes) qui n'offrait aucun référent plausible, aucun élément utilisable pour décrypter ce qu'ils vivaient ; pour reformuler un avenir d'autant plus important que le passé avait cessé de les servir, leur imaginaire a pris ce qui tombait sous le sens, et même ce dont ils étaient victimes : les machines, les procédures, la reproduction des semblables, l'abondance concrètement réalisable et souhaitable puisque c'est elle et elle seule qui donne sens aux souffrances présentes.

Notons qu'ici encore, le lieu du travail - l'usine, la mine, l'atelier -, l'atmosphère de ce lieu (le bruit, ses rythmes, les odeurs, les sensations diverses, notamment tactiles, etc.) ne renvoient à rien de connu jusqu'alors, du moins à ce point et pour une population aussi large. Le couplage de la sordide habitation urbaine et du travail en usine produit, pour près d'un siècle, ce qu'il faut bien appeler, avec Jean-Pierre Rioux, « la fermeture du monde ouvrier. [L'ouvrier est] isolé dans la ville et le quartier industriel, isolé dans la société, les mentalités, le culture³⁷. » Cet univers conceptuel et perceptif réforme, pour le prolétaire, le monde du dehors. Il peut chercher le silence dans la pêche, c'est le bruit, l'inéluctabilité du bruit qui fait sens ; le monde est jugé à l'aune de l'usine et pas l'inverse. Cela n'est pas anodin : c'est un total changement de perspective. Si c'est avec la révolution industrielle que la nature commence à être perçue - après avoir été conçue, notamment par Descartes - comme un stock, selon l'expression de Heidegger, alors le prolétaire est aux premières loges pour *la vivre* comme telle.

12) *Le prolétaire travaille non plus les matières « nobles » ou classique de l'artisanat (à l'exception du textile), mais le métal et, plus tard, les matières synthétiques ; en somme, ce que Péguy appelle les matières « molles ».* Cela concourt à modifier en profondeur sa vision du travail comme, surtout, du monde et de l'homme lui-même. Il n'est pas anodin pour les mentalités, pour les imaginaires que le travail du métal soit passé des forges, c'est-à-dire d'un traitement presque magique, aux usines, c'est-à-dire aux technosciences, à la sécularisation.

Ce point important a été très finement analysé par Péguy, lequel comparait le travail artisanal au travail industriel. Il écrit : « Tout ce que je veux dire , mais cela je veux le dire, c'est que dans l'ancien travail, dans le travail, dans le métier, dans l'opération de l'ancienne matière, il y avait une servitude de l'homme à la matière, de l'ouvrier à la matière, une fidélité, à garder, sous astreinte, une fidélité obligatoire, inéluctable, une obéissance, une astreinte, un respect qu'il n'y a pas et dont il n'y a pas l'équivalent dans le nouveau travail, dans le travail de la nouvelle matière. [...] Dans l'opération de l'ancienne matière, tout compte. Et tout compte pour toujours. Et l'ouvrier le sait bien. De là le chantage perpétuel, ce chantage inexorable. Tout est inexpiable. Tout est impayable. Tout est irrévocable. Tout est indéfaisable. Tout est impitoyable : donc tout est éternel. Voilà le respect³⁸. » Pour Péguy, la résistance, la préexistence presque formelle de la matière sur laquelle s'opère le travail de l'artisan met l'homme en face d'un monde qui est donné, qui ne lui est pas soumis ; au fond, Péguy met l'homme devant une altérité qui ne tient pas dans les rapports sociaux, mais dans la nature « brute ». Il souligne « [la] différence, [l']opposition, [l']abîme, [la] contrariété profonde entre la matière ancienne, qui avait sa solidité d'avance, qui recevait directement, immédiatement les appliques de l'outils [...] et la matière moderne qui se coule au moins deux fois, une fois pour être obtenue, une fois pour être employée, une deuxième fois afin de recevoir sa forme, d'usage, mais une première fois pour obtenir pour ainsi dire déjà sa matière elle-même. [C'est la différence] entre la matière ancienne qui se taillait comme si elle était naturellement venue au monde et la fusible matière moderne, ductile, malléable, souple docile, interchangeable, qui se verse, qui se coule [...] » Ce que le travail du métal (ou la construction à partir de ciment) fait perdre à l'homme, et au prolétaire en particulier, puisque c'est lui qui manipule, transforme le métal, assemble les charpentes, etc., c'est une certaine *humilité* et un sentiment de *respect* devant les choses ; c'est *l'idée que les choses durent*, et

³⁷ RIOUX J.-P., *La Révolution industrielle. 1780-1880, op. cit.*, p. 179

³⁸ PEGUY Ch., *Œuvres en prose complète*, second volume, Bibliothèque de la Pléiade, nrf, Gallimard, Paris, 1988, p. 950

doivent durer. Mais il y a mieux ; Péguy a une intuition tout à fait extraordinaire du lien qui unit le travail intégral de cette matière moderne molle et ce que l'on appelle aujourd'hui le consumérisme. Ainsi il écrit : « [...] il y a [...] une sorte de chantage perpétuel de la matière sur l'homme, [...] un chantage qui tient tout le temps de l'opération, qui commence dès avant le tout premier commencement du commerce et qui ne finit pas même avec aucun prétendu achèvement de ce commerce.[...] Car nous sommes tous encore les ouvriers de nos meubles [...] en ce sens que nous en sommes les conservateurs. [...]»³⁹ » A la matière qui résiste, qui n'obtient pas intégralement sa forme de l'homme répond le respect du travail opéré sur elle, le respect de l'objet en soi, et de la nature dont il provient ; à l'inverse, l'objet formé en totalité par le travail humain induit une forme de mépris, d'infidélité vis-à-vis de lui et de la nature dont il provient.

Le consumérisme actuel est certes le résultat d'une conjoncture socio-économique, d'ailleurs assez récente, mais il est aussi le résultat d'un changement de mentalité qui s'est produit dans les usines plus que sur ou en face des étalages : le fétichisme de la marchandise n'est pas seul en jeu dans la modernité ; en amont, il y a une conception, et une expérience concrète, de la puissance humaine sur la matière. Quand les prolétaires seront insérés dans la société, c'est-à-dire quand le salariat aura trouvé une organisation sociale apte à lui offrir reconnaissance et sécurité, ils amèneront cette vision des choses : des choses malléables, jetables, interchangeable, escamotables, remplaçables. Par le travail sur le métal et les matières synthétiques, la matière, la nature semblent se plier au bon vouloir de l'homme (et des machines) et les choses n'être que par son bon vouloir, donc ses caprices.

13) *Le prolétariat est apparu, jusqu'au dernier tiers du XXe siècle, comme la classe révolutionnaire par excellence, c'est-à-dire la classe remettant collectivement en cause l'ordre établi, ses principes fondamentaux.* Outre qu'objectivement il n'en a rien été, nous l'avons vu, il faut souligner le fait que cette figure de « classe révolutionnaire » est actuellement supplantée, ou transformée, par des figures de la révolte. En ce début de XXIe siècle, l'omniprésence de l'image des individus coalisés et expressifs rend insensée celle du groupe structuré et offensif dont l'idéologie est nette et définitive. La classe révolutionnaire, c'était un certain rapport collectif à la norme : obéir ou briser. Après cinquante ans de discours antitotalitaire et de remodelage spectaculaire du système étatique ; à l'heure de la logique du flou, du contournement individuel ; à l'heure où la contrainte et la limite tendent formellement à disparaître au profit du contrôle spéculaire, c'est-à-dire de la transparence, et de la procédure, l'affrontement d'une classe et d'un système, même purement imaginaire, ne fait plus recette. Nous reviendrons sur ce rapport à la norme ultérieurement.

Quels sont les traits ici mentionnés qui ont joué - ou non - dans la formation de l'homme d'aujourd'hui, lequel tend à se distinguer de plus en plus finement de celui du XIXe siècle et de la première moitié du XXe ? Autrement dit, qu'est-ce que le vécu objectif et le contenu, le sens imaginaire, mythique du prolétariat ont transmis au consommateur ? C'est ce que nous analyserons dans la suite de cet article en travaillant, précisément, sur la figure du consommateur.

FREDERIC DUFOING

³⁹ *Ibid.*, p. 949